

LE LUPANAR DES MOTS

L'univers et l'envers des mots. Il suffit de penser aux mots pour avoir une idée de l'infini du temps et de l'espace. Ils nous précèdent et seront toujours là – parfois gravés – quand nous n'y serons plus. Ils sont inépuisables en leur diversité comme en leur combinatoire. Or si les mots nous habitent au plus profond, ils ne cessent de danser, de glisser – parfois les uns sur les autres –, de s'échapper lorsqu'on veut les saisir. Nous ne cessons de vouloir les saisir pour saisir ce qui nous habite au plus profond.

“ As-tu saisi ? – Le mot m'échappe. – Je te prends au mot. ” Et puis aussi : “ Faire silence, *motus*. ” Mot tu, mot tué même parfois, en vain d'ailleurs, parce que dangereux : mot ennemi d'une hypothétique tranquillité. Tous les mots dérangent bien sûr. Ils dé-rangent nos petits arrangements pour fonder un nouvel ordre, en fait un autre désordre. C'est pourquoi l'envie de saisir les mots est permanente et qu'il y va même de la morale à entretenir cette envie.

Ce n'est pas parce que nous sommes éphémères que nous sommes insensibles à l'éternité de la phrase. Donc, aller pêcher les mots. Admirez l'attitude du pêcheur à la ligne, assis sur un pliant branlant au bord du canal de Bourgogne, son panier de pêche toujours a-vide à côté de lui, tenant fermement des deux mains sa gaule et attendant que le poisson morde à son attente, tendu par cette attente. Mot-poisson-rebelle.

Etre dans cette attitude pour que le mot-poisson vienne se coucher, docile, sur le papier. Attitude qui fait place au vide, qui évide l'attente : seuls comptent les bords de l'attente. L'attente patiente du pêcheur assis sur son pliant au bord du canal de Bourgogne, les yeux fixés sur le bouchon pour guetter le moindre frétillement.

Que fait-on lorsque l'on laisse glisser les mots du stylo sans avoir prémédité grand-chose ? Des mots s'échappent transformés en traces bleues sur le papier – traces à peine posées aussitôt oubliées – à peine posées, immédiatement transformées en une sorte de gribouillis confus – traces qui ne sont là que pour propulser d'autres mots du stylo. Les mots, les phrases sur la feuille ne sont d'abord que l'effet de l'agitation de la main prolongée par un stylo. L'ordinateur ne change rien à l'affaire.

Mais enfin, la tête, monsieur ! L'esprit ! C'est vrai, j'étais en train de l'oublier, cet esprit dans la tête. Où avais-je la tête ? Peut-être avais-je déjà la tête dans la main et dans mon stylo bleu, ou dans la lune, ou ailleurs, n'importe où. N'importe où veut sans doute dire quelque part, sans pouvoir nommer cette part autrement que par quelque part. Quelque part, quelle part de quoi ? De trop plein, de trop de vide, de trop d'envie, de manque d'envie, de trop de pas d'envie ? Quelle part de mes oublis et de ma mémoire, dont les phrases qui s'entortillent et s'encanailent, témoignerait. Quelqu'un part et un texte tenterait de le remplacer. Remplacer peut-être. Un texte dans l'anarchie et l'a-chronicité de la mémoire. Un texte comme témoin, et non pas comme t'es moins que rien. Un texte qui joue de mots, qui se joue des mots, pour introduire du désordre dans la fixité et la répétition. Pas un texte pour faire son malin ou son intéressant, il y a un âge où on a passé l'âge de croire que ça prend ; mais, par exemple, pour retrouver ses esprits dans sa tête, moins en relisant le texte qu'en laissant jouer les mots et leur agencement.

Est-ce cela la sublimation : une mise en ordre, une mise aux ordres ? Aux ordres de quoi ? D'une nécessité cachée pour continuer d'exister quelque peu apaisé par le truchement des mots qui s'accordent et nous accordent un sourire.

Jeu des mots, ils peuvent se placer, se déplacer, se tordre, s'altérer, se blesser, se heurter, s'estropier, s'allonger, s'interrompre, se mélanger, se métisser, jouir et se réjouir les uns des autres, se faire mal dans leur rencontre, se répéter, se caresser, se pénétrer, crier pourquoi pas. Le lupanar

des mots, pour oublier ou pour y penser autrement. Dieu merci, ce n'est pas Lui qui impulse les mouvements de la main qui écrit. Tout texte est métissé, impur – un pur hasard. Quelle impureté étrange, souvent méconnue et salvatrice, soutient-elle une phrase ? Le pur est stérile ; celui qui se pense pur, pur porc ou pur esprit, casher/hallal en quelque sorte, ne s'intéresse qu'à sa pureté garantie par un quelconque Beit Din, il la traque et s'en nourrit et même s'en goinfre. La pureté tourne en rond et se mord la queue pour échapper au lupanar, des fois que là il y aurait de la vie.

Sublime lupanar, sublimeur de lupanar : un texte comme un rêve qui vous colle pour cracher le morceau autrement que dans une pure pudeur. Un texte qu'on ne relit pas ou alors bien plus tard, mais qui crée de l'existence et de la présence. Je ne me sens ni mort, ni vide, ni vraiment seul. Au-delà de la solitude il y a les autres, de l'autre. Il est possible de s'adresser à quelqu'un, à quelque inconnu, ni nommable, ni anonyme. Il suffit pour ça de laisser vivre les mots en leur lupanarde organisation.

En écrit-on des textes qui jamais ne bleuiront une feuille de papier quadrillée, 21 x 27 (souvenir des cahiers d'une école oubliée ou presque), des textes qui surgissent le matin lorsque le réveil est long et paresseux, en mangeant distraitement le yaourt nécessaire, en attendant l'ascenseur occupé à satisfaire un autre usager, dans le métro quand on somnole genoux contre genoux puisqu'on ne descend pas à la prochaine station ? On pourrait dire quel gâchis parce qu'ils ne voient pas le jour, mais ce serait une erreur prétentieuse. Le texte qui devient écriture, qui s'échappe et se précipite dans l'écrit est le produit de la sarabande silencieuse, fortuite, incontrôlable qui disparaît à peine apparue. L'exigence de l'écriture organise la sarabande, règle les pas de la danse, régule l'anarchie du lupanar sans trop le mettre à mal. Est-ce l'écrit qui est sublimation ou l'exigence de l'écriture ? Si c'était l'écrit, nous aurions notre stock de petites sublimations les unes à côté des autres. Ou bien alors un seul écrit suffirait. On pourrait même le mettre au passé : j'ai fait mon écrit, j'ai sublimé. Je peux dormir tranquille.

Tranquille ? Mais les rêves, voire les cauchemars, comment bricoler avec ça ?

Et si c'est l'écriture, alors il faut suivre le mot et remonter jusqu'à sa source, sa source libidinale, suivre le mot jusqu'au point où disparaît sa trajectoire, jusqu'au point où l'on ne peut que dire je ne sais pas. Je ne sais pas et je m'en fiche. Car ils me disent, quoi qu'ils disent, qu'il y a encore de la vie possible si le texte se construit.

Sans doute ne suis-je pas le premier à m'étonner de la sexuation des mots. Je m'étonne donc toujours qu'il y ait des mots masculins et des mots féminins et que ce soit une faute d'inverser les genres. Dans d'autres langues que le français existent même des mots neutres. Ce qui ne veut pas dire qu'ils soient asexués ou indifféremment masculins ou féminins. Ils ont leur genre et n'hésitent pas à se marier avec les autres dans des noces licites et fécondes. Le lupanar des mots. Sexuation du langage à l'image de la sexuation d'un locuteur ou d'un scripteur. L'homme a sexué le langage qui le lui rend bien. Jusque dans le neutre.

Quand j'écris, je mélange tout ça. Je me mélange à tout ça. Je touche, j'effleure, je caresse, je pénètre, je respire les mots, je leur fais mal ou me laisse faire mal de leur rudesse. Ecrire en fermant les yeux. Je tords et triture les mots comme mes doigts peuvent s'intéresser à la pointe d'un sein. Quelquefois je suis en arrêt, suspendu, le stylo en l'air, attendant que le mot juste – juste pour moi – surgisse comme un cri. Parfois, il ne vient pas et je dois parcourir à nouveau toute une géographie subtile et incertaine pour qu'un corps de texte masculin-féminin-neutre s'ordonne sans assignation stricte et que le message bizarre qui s'échappe en tentant de s'articuler trouve une autre adresse que www.com.

Quelquefois, en effet, rien. La main est paralysée, crispée, tétanisée, terrorisée. Rien, absolument rien, dur comme le roc, infini comme la nuit qui n'en finit pas de ne pas accueillir le sommeil. Un rien consistant comme le trop-plein qui ne laisse aucune place à la moindre respiration. La main se retient autant que le souffle et s'asphyxie. Trop de souvenirs ou simplement

d'images qui s'enchevêtrent, trop d'affects aussi diffus que troubles, trop d'angoisse lointaine ou proche, trop de désirs encore, indistincts, informulables, inacceptables et nécessaires fabriquent du rien à dire ni à écrire. J'attends avec la peur de ne pouvoir laisser la place au vide, de ne pouvoir entailler le trop. Parce qu'il faut entrer nu et sans pudeur ni bagages bien bouclés dans le lupanar. Sans le vide, les mots ne trouveront ni leur rythme ni leurs tons justes. Ils n'inventeront aucune scénographie poétique et rigoureuse. Le vide est nécessaire pour accueillir le pulsionnel comme tel, pour laisser les mots en proie à leur libido propre. Les mots sublimes, grotesques ou usés, les mots raccommodés, recherchés ou galvaudés, ceux qui traînent dans tous les ruisseaux crasseux, dans les caniveaux des bas quartiers, les mots approximatifs des banlieues sensibles, les mots sensibles des désirs approximatifs, les beaux mots en toges et en cothurnes que l'on entend au théâtre, les mots impudiques que l'on rencontre parfois au coin d'un lit après une nuit généreusement agitée, les mots cachés dans les replis des draps froissés, les mots alanguis des bords de mer, les gros mots qui emplissent la bouche et parfois débordent et dont on se plaît à jouer pour choquer ou simplement parce que ça déborde et que trop c'est trop. Il faut du vide pour les accueillir sans rougir, les laisser mener leur vie dissolue et trouver leur propre morale. Il faut du vide pour les prendre d'où ils naissent. Ils naissent bien sûr d'un lointain pays mille fois parcouru les yeux fermés et chaque parcours les transforme. Les mots n'ouvrent jamais leurs bagages, toujours prêts qu'ils sont à refaire un tour ailleurs pour nous surprendre. Les mots sont des exilés qui ne fondent que des patries transitoires et éphémères. Ils naissent du corps pour tenter de les situer dans un rapport à un autre corps. Et tant pis pour l'école et sa grammaire. Tant pis pour les maîtres et leur savoir. Sexualité infantile polymorphe jamais absente, alors même qu'oubliée, voilà dont ils se repaissent. Ils s'en repaissent pour encore et malgré tout fabriquer de la vie à tout prix, parce que, monsieur, la vie n'a pas de prix, même à la saison des soldes. Les mots sont de toutes les saisons : les mots d'hiver sont gris et noirs, les mots d'été souvent

aveuglants, ceux d'automne et de printemps plus subtiles, en demi-teinte, pleins d'allusions et de sous-entendus.

Les mots se tracent sur la page vide où le vide entre les lignes est essentiel. Les mots inscrivent l'alternance, donc ce qu'il reste de vie à écrire.

Et, bien sûr, j'aime les mots jusque dans leur extrême cruauté. Car si je les titille de ma plume, ils me caressent de leur sonorité équivoque. Leur voix rauque toujours me trouble, leur murmure parfois me berce – souvenirs lointains jamais advenus comme tels. J'aime les mots et il n'est pas abusif de dire que je couche avec eux. Disons que je me sais dormir avec eux lorsqu'ils surgissent dans mes rêves où il arrive même qu'ils se déguisent en anglais ou en allemand. Enfin, quelques-uns. “ Alors, leur dis-je, ne me dites pas ce que vous me dites. Laissez-moi deviner et si je ne devine rien, tant pis. Je me contenterai de votre mélodie qui m'emporte au-delà de mes certitudes. ”

Mais, bien sûr, je hais les mots – toujours des autres – quand ils me disent : “ Tu es comme ça. Tu ne dois pas dire ça. Tu te trompes. C'est comme ça. ”

Et, bien sûr, j'aime les mots qui accompagnent les gestes d'amour. Les mots se gravent sur le corps mieux que les gestes. Le lupanar des mots, des mots polymorphes.

Par la fenêtre de mon bureau, je vois la neige sur les tombes du cimetière Montparnasse. Elle découpe les tombes en arêtes vives. Elle les dessine. Avec la silhouette des arbres nus, on dirait une eau-forte illustrant un conte fantastique. La neige sur les tombes ne refroidit pas les morts. En été, le soleil ne réchauffe que les pierres. Mais la pierre tombale n'est pas une protection. Elle est la pierre muette de l'exil complet et définitif. Il en faut des mots – plus d'un – pour donner sens à l'exil et qu'ils deviennent un texte.

Claude Spielmann

Janvier 2003